

## Gaz hilarant, business détonant

3/3

SOCIÉTÉ

Pendant cinq mois, « Le Soir » a enquêté sur la filière de production et de commercialisation du protoxyde d'azote, un gaz détourné pour ses propriétés euphorisantes et qui connaît un succès retentissant en Europe et en Belgique. Problèmes de santé publique, défis environnementaux, business opaque et enjeux judiciaires... durant trois jours, notre quotidien dissèque ce qui se cache derrière ces bonbonnes de gaz pullulant sur les trottoirs des grandes villes.

# Gaz hilarant : une urgence de santé publique sous-estimée

Longtemps perçu comme un produit inoffensif, le gaz hilarant fait des ravages silencieux parmi les jeunes usagers. Les experts alertent sur ses effets délétères, parfois irréversibles, dans un contexte marqué par le manque de données, de formation et de prévention.

## ENQUÊTE

ANNE-SOPHIE LEURQUIN

J'ai arrêté de prendre du proto à partir du moment où j'ai senti les premiers effets néfastes, comme des maux de tête sévères ou des vomissements le lendemain, des engourdissements étranges dans les doigts au moment des prises ou juste après», se souvient Jérôme (prénom d'emprunt), 29 ans, qui dit avoir découvert le protoxyde d'azote, « en soirée, avec des copains, il y a plus ou moins huit ans ». Quand il a appris que ces signaux pouvaient précéder une atteinte neurologique avec paralysie des membres, ça a achevé de le convaincre qu'il fallait arrêter de rire avec ça.

Séduits par l'apparente innocuité d'un produit banalisé, les consommateurs ne prennent souvent conscience des risques que lorsque des complications surviennent. C'est le cas de Chérif, un Roubaisien âgé d'une trentaine d'années devenu paraplégique après une consommation intensive de protoxyde d'azote, qui sensibilise aujourd'hui les jeunes sur les dangers du gaz hilarant via son compte Snapchat « Antiballoon ». « Je suis rentré dans le bureau de la neurologue, je me suis allongé », témoignait-il en 2022 dans un reportage de TFI. « Elle n'y est pas allée par quatre chemins, elle a regardé mes jambes, elle a pris son téléphone et a demandé s'il y avait une place pour un paraplégique, en parlant de moi. C'est comme ça que je l'ai appris. Les médecins m'ont expliqué que je suis tombé pas loin de la mort. »

## Des symptômes aux séquelles parfois irréversibles

La gamme des effets secondaires observés à la suite de consommation de protoxyde d'azote est variée. « Des céphalées, des nausées, des troubles de la conscience, c'est ça qui va être problématique d'un point de vue sécurité routière », alerte la pharmacienne-biologiste Laura Vranken (CHULiège). « La consommation augmente le taux d'homocystéine (une molécule naturellement produite par l'organisme, NDLR), ce qui peut être un facteur de risque très important pour des événements thrombotiques », poursuit-elle. « On observe notamment des throm-

bose chez des patients très jeunes, ou des embolies pulmonaires. »

Les mécanismes d'action du gaz sur l'organisme ne sont pas encore entièrement compris. C'est l'une des raisons de la création du réseau interdisciplinaire Protoside, à l'initiative de Guillaume Grzych (CHU de Lille). Outre le système sanguin, les observations cliniques montrent que le protoxyde affecte également le système nerveux périphérique, qui contrôle notamment les mouvements volontaires, et central (cerveau et moelle), qui régule la douleur, la perception ou l'humeur. « Le cerveau fonctionne comme un réseau de câbles électriques, où chaque neurone est isolé par une gaine de myéline », explique le neurologue Zachary Duvigneaud (CHU Brugmann). « La vitamine B12 joue un rôle crucial dans la protection de cette gaine. Or le protoxyde d'azote rend cette vitamine inactive, ce qui entraîne une dégradation de la myéline, ralentit la transmission des influx nerveux et altère les fonctions motrices, sensorielles et cognitives. »

Le récent passage des cartouches à des bouteilles plus grandes a également entraîné une augmentation des gelures et des lésions pulmonaires puisque le gaz se congèle (-40 °C à -55 °C) lorsqu'il est libéré de ces récipients. En quelques secondes, il peut brûler le nez, les lèvres, la bouche, la gorge, les cordes vocales et les poumons. Dans certains cas, le gonflement peut même obstruer les voies respiratoires.

## Un phénomène en augmentation, mais encore sous-estimé

En Belgique, le centre antipoison dénombre une trentaine d'appels en moyenne par an. « Il s'agit principalement d'expositions aiguës : des personnes qui ressentent soudainement des effets secondaires typiques, vertiges, nausées, désorientation... », détaille le porte-parole. « En cas d'intoxication grave, avec par exemple une perte de connaissance, la plupart des gens ont heureusement le bon réflexe d'appeler le 112. »

Pousser la porte des urgences permet aussi au patient d'être redirigé vers un spécialiste – neurologue, cardiologue et/ou addictologue. « Certains

patients développent des atteintes périphériques – fourmillements, engourdissements, picotements – d'autres, plus graves, touchent la moelle épinière et requièrent une hospitalisation prolongée », précise le D<sup>r</sup> Duvigneaud, qui estime à un cas grave par mois la moyenne actuelle. La survenue de symptômes sensoriels doit toujours alerter, insiste-t-il : « Ces signes sont parfois sous-estimés, car jugés moins graves qu'une paralysie. Pourtant, ils traduisent déjà une atteinte des nerfs qui peut compromettre la récupération. » Il ajoute : « On observe aussi des troubles psychiatriques et des usages massifs, jusqu'à plusieurs bonbonnes par jour ». Car il s'agit bien d'une drogue, souligne encore le neurologue, dont les mécanismes d'addiction ne sont pas encore très bien connus, sinon la volonté de retrouver les effets euphorisants qu'elle procure. « Chez certaines personnes, le phénomène addictif est tellement prononcé qu'elles ne peuvent même pas s'arrêter de consommer pendant qu'elles conduisent », illustre Laura Vranken.

## Les « tanks » rendent encore plus accros

La hausse de la consommation observée par les médecins et les hôpitaux s'explique aussi par une évolution du mode de consommation. « Avant, chaque capsule devait être ouverte avec un cracker et transférée dans un ballon. Cela demandait de la dextérité et une certaine conscience de l'acte », observe Laura Vranken. Les fabricants ont trouvé la parade en développant des « tanks », ces bonbonnes XXL aux

couleurs flashy qui jonchent désormais l'espace public en lieu et place des capsules à chantilly : « Les industriels ont trouvé le truc pour rendre les consommateurs encore plus accros en adaptant sur ces grosses bonbonnes des pistons qui ne nécessitent plus tout le matériel de craquage. »

Résultat : la consommation s'est encore davantage banalisée. « La consommation est minimisée avec ces nouveaux contenants. On ne dit plus "J'ai consommé 300 capsules, mais une seule bonbonne", alerte Guillaume Grzych qui dénonce une urgence de santé publique largement sous-estimée.